

GRAMM

-

R

ÉTUDES DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Marc Debono (dir.)

Corpus numériques, langues et sens

Enjeux épistémologiques et politiques

P. I. E.
PETER LANG



GRAMM

-

R

ÉTUDES DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Marc Debono (dir.)

Corpus numériques, langues et sens

Enjeux épistémologiques et politiques

P. I. E.
PETER LANG



INTRODUCTION

Retour sur une réponse à un appel à propositions « Pratiques » et « représentations » en sciences du langage

Marc DEBONO

*EA 4246 PREFics-DYNADIV
Université François Rabelais de Tours*

Le présent ouvrage s'inscrit dans le cadre de la réponse à un appel à propositions *Numérique et textualité : observation, description et analyse des pratiques contemporaines* lancé par la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF) pour l'année 2012-2013¹. L'équipe de recherche PREFics-Dynadiv de l'Université de Tours (EA 4246) a choisi de présenter un projet intitulé « Interfaces, corpus et représentations : les outils numériques ou l'occasion d'interroger la construction du sens en sciences du langage ? ». Ce projet, qui a été financé, avait initialement pour objet de s'« emparer » du terme de *représentations* présent dans l'appel : cette référence, jugée assez novatrice pour l'institution en question, a donc été à l'origine de l'investissement des différents participants à ce projet. Néanmoins, nous restons pleinement conscients du caractère relatif de ce qui nous est alors apparu comme une (timide) avancée : le financement institutionnel de la recherche dans le domaine des sciences du langage² reste encore essentiellement axé sur l'étude des *pratiques*. S'il fallait s'en convaincre, un rapide examen de l'appel annuel 2013-2014 de la DGLFLF (diffusé en mars 2013) le rappelle : le terme de *représentations* n'est mentionné qu'une fois alors que les occurrences de pratiques/usages sont pléthoriques³. Ceci tend à

¹ DGLFLF, *Appel à propositions 2012*, disponible en ligne : <http://www.culture.gouv.fr/culture/dgflf/Actualites/Observatoire_des_pratiques_linguistiques/opl-2012.html>, consulté le 14/11/13.

² 7^e section CNU et 34^e section CNRS en France.

³ « L'objectif de cet appel à propositions est de faire progresser la connaissance des pratiques en langues de France et des représentations qui leur sont liées.

montrer le rôle secondaire assigné aux représentations, dans la recherche sur les « langues de France » institutionnalisée par la DGLFLF, mais plus largement aussi dans la recherche en sciences du langage (désormais SDL). En effet, si les représentations sont depuis longtemps intégrées aux recherches en SDL (et en sociolinguistique en particulier), ce qui ressort des discours circulant actuellement dans le champ des SDL autour de l'articulation qualitatif/quantitatif, c'est que leur étude est le plus souvent considérée comme un « adjuvant qualitatif », en tant qu'élément de contextualisation des pratiques, constituées en corpus de données⁴. Les représentations sont prises comme éléments signifiants vecteurs d'un « surplus de sens », éléments permettant de mieux élucider le sens des « données » que sont les « pratiques » (des données pour contextualiser d'autres données en quelque sorte).

La réflexion développée dans cet ouvrage, si elle ne s'y limite pas, est donc partie de ce constat : sur le plan épistémologique, dans l'état actuel des SDL (et de la sociolinguistique française en particulier) les représentations sont au mieux considérées comme *objet de connaissance*, et non prises en compte comme élément intervenant « normalement » dans le processus d'élaboration des connaissances, fussent-elles scientifiques. Ce qui explique aussi que les représentations dont il est question en sociolinguistique sont avant tout celles *des autres* (locuteurs,

Les études comprendront une observation et une analyse des usages linguistiques. Elles devront permettre de mieux comprendre la situation linguistique actuelle, en aidant à une meilleure connaissance des *pratiques réelles* des langues de France sur l'ensemble du territoire national, et apporteront ainsi des informations utiles à l'élaboration de politiques publiques, culturelles, sociales ou éducatives.

Les études pourront se fonder notamment sur une observation :

- des pratiques dans la sphère privée ainsi que dans l'espace public,
- de l'évolution des pratiques (y compris la description d'un éventuel changement linguistique),
- de la transmission familiale et non didactique de ces langues et des pratiques au sein d'un cadre scolaire,
- de la diversité et de l'hétérogénéité des pratiques en situation de multilinguisme.

Cette liste n'est pas exhaustive. D'une manière générale, il s'agit de savoir comment les langues de France sont *pratiquées* sur l'ensemble du territoire, où, quand, avec qui, dans quel(s) contexte(s), et dans quel but(s) ? » (DGLFLF, *Appel à propositions 2013*, disponible en ligne : <http://www.dglflf.culture.gouv.fr/recherche/DGLFLF_OPL_AP_2013.doc>, consulté le 14/11/13 ; nous soulignons).

⁴ Cette contextualisation étant traditionnellement considérée comme un des piliers du qualitatifisme, même si cela est largement sujet à caution : cf. Pierozak, I., Robillard, D. de, Razafimandimbimanana, E., Debono, M., 2013, « Vers une sociolinguistique française qualitative ? Perspectives historiques critiques sur des processus de reconnaissance », in *Recherches Qualitatives*, vol. 32(1), *La reconnaissance de la recherche qualitative dans les champs scientifiques*, pp. 107-131.

témoins/enquêtés, communautés linguistiques, etc.), beaucoup plus rarement celles du chercheur.

Reste donc à identifier les raisons de cet état de fait, pour dégager d'éventuelles alternatives. La « prise au sérieux » des représentations du chercheur dans le champ de l'étude des langues/discours semble moins être une question de temps (la prochaine hypothétique étape) qu'une question liée à un débat épistémologique plus fondamental, qui repose notamment sur la tension entre l'objectivation et ce qui permet/dépasse/entoure/précède cette objectivation en sciences humaines et sociales (désormais SHS)⁵.

Cette tension semble aujourd'hui réapparaître, de manière accentuée, par l'intermédiaire d'un avènement relativement récent en SDL : celui de l'informatique au cœur des traitements des corpus linguistiques numériques ou numérisés. En examinant certains discours tenus à ce sujet, volontairement choisis comme exemplaires d'une tendance actuelle, on peut argumenter que le traitement informatique des corpus, s'il ne change pas grand-chose sur le fond de la question, relance néanmoins l'effort objectiviste par l'occultation de la « subjectivité » du chercheur (donc de ses représentations), ceci par un renforcement technique (par l'outil) du paradigme empirico-inductif en SDL.

Numérique et évidence du sens

Cette évolution/accroissement que marque l'entrée des SDL dans l'« ère numérique » – qui n'a, de notre point de vue, rien d'une « révolution », mais relève bien plutôt d'une amplification de tendances épistémologiques déjà bien présentes dans le domaine (plusieurs contributeurs le remarquent ici) – est pour nous l'occasion de développer ce qui constitue certainement une thématique transversale de l'ouvrage : l'évidence apparente, à l'heure du traitement technologisé des corpus numériques, d'un sens apparemment plus facilement abordable, accessible, mais surtout plus facilement « traitable », « retraçable ». Même si les obstacles sur le chemin de l'accès au sens sont nombreux – et tout le monde en convient, personne ne les néglige – ceux-ci sont bien souvent réduits à des questions techniques, et l'idéal d'un sens « objectif » semble se (ré)installer sur la base d'une confiance commune en la technologie. Plusieurs contributions du présent ouvrage exemplifient et critiquent cette tendance.

Positionnement épistémologique

Cette position critique s'appuie sur une perspective épistémologique dont il est nécessaire d'esquisser quelques traits principaux dans cette

⁵ Il faudrait se demander les avantages qu'il y aurait à problématiser en termes de « désobjectivation » et/ou de « non-objectivation ».

introduction, mais aussi – et peut-être surtout – d’expliquer la manière dont nous entendons mobiliser, diversement, les références qui sont les nôtres.

Donnant un avis plus que mitigé sur le passage obligé par l’exposé du « cadre théorique » dans les communications scientifiques, un commentateur avisé du monde universitaire (responsable du service *Veille & Analyses* de l’Institut français d’éducation – ENS Lyon) affirmait récemment qu’« il est rare qu’on vienne là [assister à une communication scientifique] pour découvrir ce qu’ont pu dire Vygotsky, Bernstein ou Chevallard (surtout quand certains [communicants] démontrent surtout qu’ils maîtrisent mal la théorie des grands auteurs [...]) »⁶. Si nous rapportons ce propos, c’est qu’il nous semble assez bien résumer une représentation largement partagée des aspects théoriques mobilisés dans la recherche : on suppose une certaine univocité des œuvres (« ce qu’ont pu dire » les auteurs peut dès lors être « mal maîtrisé » par l’impétrant), laissant finalement assez peu de place aux interprétations de celles-ci. Ce que les textes réunis ici proposent, dans leur mobilisation de références théoriques principalement empruntées aux philosophies phénoménologiques et/ou herméneutiques, est à entendre dans une perspective sensiblement différente : il ne s’agit pas pour les contributeurs d’établir ce que les phénoménologues et/ou herméneutes disent pour dans un second temps en chercher les applications, mais bien plutôt de proposer une réflexion à partir d’une certaine lecture de ces auteurs dans le cadre d’une transposition aux sciences du langage, et plus particulièrement à la thématique du présent ouvrage.

S’il fallait donner les grandes lignes d’une approche que certains contributeurs qualifient ici de « phénoménologique-herméneutique », nous pourrions proposer cette citation éclairante de Lyotard :

Ainsi se dessine au sein de la méditation phénoménologique un moment critique, un « désaveu de la science » (Merleau-Ponty) qui consiste dans le refus de passer à l’explication : car expliquer le rouge de cet abat-jour c’est précisément le délaissier en tant qu’il est ce rouge étalé sur cet abat-jour, [...] c’est le poser comme vibration de fréquence, d’intensité données, c’est mettre à sa place « quelque chose », l’objet pour le physicien qui n’est plus du tout « la chose même », pour moi. Il y a toujours un préréflexif, un irréflectif, un antéprédicatif, sur quoi prend appui la réflexion, la science, et qu’elle escamote toujours quand elle veut rendre raison d’elle-même⁷.

⁶ Rey, O., 2013, « À quand une formation à la communication scientifique ? », *Éduveille. Retour des recherches en éducation et formation*, 9 septembre 2013. Disponible en ligne : <<http://eduveille.hypotheses.org/5694>> (consulté le 10 novembre 2013).

⁷ Lyotard, J.-F., 2004 [1954], *La phénoménologie*, Paris, PUF, Que sais je ?, p. 5.

Les démarches phénoménologiques-herméneutiques commencent donc par s'étonner de l'évidence « par laquelle *je trouve là* le monde et l'accepte comme existant » (*id.* : 17), de cette forme de naturalisation du monde. L'optique naturalisante produit une conception majoritairement partagée de LA Science, qui « escamote » le « préréflexif », l'« irréfléchi », l'« antéprédicatif », ou – pour parler dans des termes qui sont plus communs dans nos champs – ce qui fonde les *représentations* du chercheur.

L'idée de « refus[er] de passer par l'explication » pour préférer une modalité interprétative du faire scientifique n'est pas anodine : elle se heurte en effet à une certaine conception de la science qui, depuis le début du XIX^e siècle au moins, est inexorablement liée à celle de progrès comme augmentation de la *puissance de prévision*⁸ et de contrôle du sens. Or, cette idée semble particulièrement saillante quand il est question de traitement des données numériques (linguistiques notamment) : pour ne prendre qu'un exemple significatif, le foisonnement actuel des spéculations sur les enjeux du traitement des *big data* ne fait que mettre en pleine lumière l'attachement renouvelé à cette conception du progrès comme augmentation du contrôle du sens. Dans le domaine plus spécialisé du traitement des corpus numériques en SHS, et en SDL en particulier, on retrouve cette même volonté « progressiste » de contrôle du sens des corpus, comme les contributions ici réunies l'argumentent.

De la nécessité d'un glossaire notionnel initial ?

Dans un ouvrage intitulé *Corpus numériques et sens : enjeux épistémologiques et politiques* on pourrait considérer la définition préalable du terme « numérique », appliqué aux corpus textuels ou discursifs, comme indispensable à un tel projet. Mais quelle définition retenir ? Nous pourrions retenir celle, très technique, de « signal qui ne peut prendre qu'un nombre fini de valeurs discrètes (discontinues) »⁹. Mais est-elle d'une grande aide ? Dans le champ des SDL, nous pourrions évoquer, par exemple, la distinction proposée par M.-A. Paveau entre « discours numérique » et « communication électronique » :

⁸ « Je me suis essayé autrefois à me faire une idée positive de ce que l'on nomme progrès. Éliminant donc toute considération d'ordre moral, politique ou esthétique, le progrès me parut se réduire à l'accroissement très rapide et très sensible de la puissance (mécanique) utilisable par les hommes, et à celui de la précision qu'ils peuvent atteindre dans leurs prévisions. Un nombre de chevaux-vapeur, un nombre de décimales vérifiables, voilà des indices dont on ne peut douter qu'ils n'aient grandement augmenté depuis un siècle » (Paul Valéry, « Propos sur le progrès », 1929, cité par Grinevald, J., « Progrès et entropie, cinquante ans après », in Bourg, D. et Besnier, J.-M. (dir.), *Peut-on encore croire au progrès ?*, Paris, PUF, 2000, p. 220).

⁹ Ghernaouti-Hélie, S. et Dufour, A., 1995, *Internet*, Paris, PUF, Que sais-je ?

[...] on préfère parler ici de discours numérique pour désigner le discours sur les RSN [réseaux sociaux numériques], conservant le terme de communication électronique à des fins descriptives pour englober toute forme d'écriture, en ligne ou hors ligne, qui se produit en contexte technologique impliquant un écran, sans préjuger des caractéristiques du discours qui y sera produit¹⁰.

Une éventuelle distinction entre « numérique » (ce qui – texte, discours, etc. – est initialement sur support électronique) et « numérisé » (ce qui est mis sur support électronique par une opération de numérisation)¹¹ pourrait également être avancée. Néanmoins, plutôt que de figer le sens de ces termes dans une introduction, nous préférons ne pas réduire leur potentielle polysémie en établissant un tel « glossaire » initial. Ces différents termes seront donc investis, utilisés, définis par les différents contributeurs, lesquels décideront des significations qui leur semblent pertinentes dans le cadre de leur réflexion. Par exemple, E. Razafimandimbimananana ne restreint pas la polysémie du terme « numérique » qui peut entre autres renvoyer à une nouvelle technologie, à un processus de conversion (numérisation), à ce qui en résulte (objet, document numérique), à l'interface matérielle (écran numérique), voire aux fonctions sociales qu'il représente (espace numérique de travail). Quant à V. Feussi, il affirme qu'une cloison entre les deux termes « numérique » et « électronique » s'avère difficile si on les observe du point de vue des usages. I. Pierozak quant à elle « utilise l'étiquette de “corpus électronique” en référence à des éléments (constitués en corpus) issus de ces diverses formes de communication électronique [...] ».

Cette volonté de ne pas établir ce lexique préalable est par ailleurs cohérente avec notre positionnement (majoritairement) sociolinguistique, et notre conception qualitativement interprétative du sens, indissociable du chercheur le construisant.

¹⁰ Paveau, M.-A., 2013, « Analyse discursive des réseaux sociaux numériques », *Technologies discursives. Carnet de rédaction d'un dictionnaire numérique*, 10 mai 2013. En ligne : <<http://technodiscours.hypotheses.org/431>> (consulté le 14 novembre 2013).

¹¹ Cette numérisation pouvant toucher des textes, discours, images, mais le processus peut potentiellement s'appliquer à toutes sortes de réalités également, comme l'illustre bien la notion de « géonumérisation » : « On peut définir la géonumérisation comme le processus de transcription au moyen d'outils informatiques des objets, êtres, phénomènes, activités, images, textes... localisés sur la surface terrestre ». Source : <<http://mondegeonumerique.wordpress.com/geomatique-et-cie/geomatique-et-geonumerisation>> (consulté le 14 novembre 2013).

Productivité du conflit

Une partie des textes réunis ici ont comme point de départ le constat de pratiques de recherche à mettre en débat. Il y a donc dans ces textes des prises de position argumentées *contre* d'autres pratiques ou travaux de recherche traitant de la question des corpus numériques en SHS, et en SDL en particulier. Cette position conflictuelle est pleinement assumée comme étant indispensable au fondement d'une réflexion critique.

Sans remonter aux grands « combats » intellectuels du passé, de nombreuses écoles de pensée et disciplines se sont en partie construites dans la conflictualité (n'est-ce pas le cas de la sociolinguistique, déjà, face à la linguistique, qui elle-même s'est opposée aux philologues ?). Argumenter *contre* n'a donc rien d'étonnant, ou plutôt : ne devrait rien avoir d'étonnant. En effet, on constate aujourd'hui que les prises de position un peu vigoureuses à l'encontre de travaux de recherche, qui devraient constituer le ferment habituel de sains débats, sont parfois considérées comme d'insupportables remises en question d'une bienséance académique qui interdirait de nommer ceux avec qui on ne partage pas tout : « Je ne nomme presque jamais ceux dont l'activité scientifique me semble indéfendable » écrivait G. Devereux¹². Mais cela est-il préférable, ou plus « éthique », que de citer les travaux avec lesquels nous entrons en controverse, mais qui participent ainsi à la construction de notre réflexion ? Le conflit implicite aurait-il plus de mérites que l'explicite, en ce qu'il permettrait de préserver la face des protagonistes ? Ou la vraie raison, inavouée, serait-elle tout simplement de refuser une tribune indirecte à ses adversaires en explicitant termes et protagonistes de la discussion ? Persuadés de la valeur heuristique d'un conflit intellectuel (cf. *Éloge du conflit* de M. Benasayag et A. del Rey)¹³ les contributeurs de cet ouvrage ont plutôt fait le choix inverse de l'explicitation de *certain*s dissensus, ne laissant pas reposer *tout* le travail incertain d'enquête et de décryptage des implicites sur le lecteur.

Un argument, plus prosaïque peut-être, vient également appuyer ce choix : sur une thématique ultra-contemporaine (le traitement des corpus numériques), dans un domaine où l'évolution est rapide (les nouvelles technologies numériques), prendre le temps de la réflexion suppose inévitablement de chercher à identifier les ancrages épistémologiques des discours et pratiques ambiants. Prenons un exemple : le « facteur d'impact » du philosophe apôtre du cyberspace Pierre Lévy a été considérablement augmenté par ses plus farouches opposants : J.-M. Besnier, P. Breton,

¹² Dans l'introduction de *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, [1967] 2012, Paris, Flammarion, Champs essais, p. 12.

¹³ Benasayag, M. et del Rey, A., 2012, *Éloge du conflit*, Paris, La Découverte.

C. Lafontaine, etc. argumentent en effet tous « contre » sa vision de la technologie, exact opposé de celle qu'il propose. Au regard de l'influence (médiatique) de la pensée de P. Lévy, la discussion argumentée de ses positions semble une étape nécessaire aux intellectuels précités.

Présentation des textes

La réflexion proposée par **Marc Debono** part d'une question assez simple : pourquoi, dans les travaux en sciences du langage (SDL), et singulièrement dans ceux se basant sur l'examen de corpus numériques linguistiques, les représentations du chercheur sont-elles si peu prises en compte voire exclues et/ou à exclure de l'entreprise de recherche ? Après quelques nécessaires éclairages et rappels sur le débat autour de la tension entre objectivité et non-objectivité/subjectivité en sciences humaines et sociales, l'auteur essaie de montrer en quoi l'avènement des nouvelles technologies dans la recherche en SDL semble réactiver et même attiser ce débat épistémologique fondamental. L'examen de certains discours, choisis comme emblématiques de ce qui lui semble constituer une tendance de fond en SDL, – à savoir le retour, à la faveur de la technologie, à un objectivisme marqué – permet à l'auteur d'argumenter que le traitement informatique des corpus numériques ou numérisés accentue un effort d'occlusion de la présence du chercheur et de ses représentations en SDL. Ce travail propose de considérer comme alternative une compréhension herméneutique de la notion de représentation travaillée à partir de différents auteurs tels que H.-G. Gadamer, C. Taylor ou P. Veyne. Cette proposition a pour corollaire inévitable la réintroduction d'une dose d'incertitude dans la recherche, difficilement compatible avec l'assurance d'une science « experte » que vient renforcer la technologie : les enjeux sont donc importants dans cette discussion de nature essentiellement épistémologique.

Le numérique contribuerait à créer une ère et avec elle, du moins pour ce qui est des représentations circulantes dans le monde de la recherche, des terrains de recherche d'un « genre nouveau », des outils aux performances « jusque-là inégalées » et des impressions de transparence « parfaite ». Dans sa contribution au présent ouvrage, **Elatiana Razafimandimbimanana** s'attelle à la phénoménalité du numérique au titre des observables issus d'environnements numériques, constitutifs des corpus dits numériques. Elle cherche à contester l'idée d'une « révolution numérique » en tant qu'elle relèverait d'un lieu commun sans pour autant donner lieu à des bouleversements épistémologiques au sein de la recherche en SDL. Au contraire, elle avance l'idée d'une continuité dans les représentations de la scientificité et de la construction du sens qui restent sous l'emprise de courants positivistes déjà dominants au XIX^e

siècle. Lorsqu'ils sont conçus comme des « données » objectives, les observables numériques continuent à soumettre la pensée scientifique aux canons d'une science devant être désincarnée par le chercheur et son regard interprétatif. Ce qui fait occulter la présence humaine dans le processus même de numérisation, dont la double nature est pourtant d'être à la fois une technique et un construit social. À partir de là, l'objectivité prêtée au numérique semble servir d'illusion collective, entre autres, pour permettre de croire que la transparence du sens et l'invisibilité du chercheur seraient réalisables. L'auteure penche plutôt pour une science qui œuvrerait à non seulement faire avec l'impossibilité d'une épistémologie épurée de toute subjectivité, mais aussi à instabiliser les certitudes, une voie possible pour endosser le rôle de chercheur de manière critique tant pour les sociétés que pour les sciences.

La réflexion de **Lorenzo Bonoli** part d'un constat : celui du développement important, depuis quelques décennies dans le domaine des sciences humaines et sociales, d'approches d'analyse textuelle fondées sur l'utilisation de logiciels informatiques. De tels logiciels s'offrent en tant qu'outils extrêmement puissants pour venir en aide au travail du chercheur, en augmentant ses capacités mnésiques, en accélérant certaines opérations de codage et découpage des textes, en élargissant l'envergure du corpus et en assurant une grande précision dans certains types d'analyse. Mais, en même temps, comme tout outil d'analyse rappelle l'auteur, ces logiciels ne sont pas neutres d'un point de vue épistémologique : ils véhiculent avec eux un certain type de questionnement, une certaine conception de leurs objets et du savoir qu'ils sont en mesure de produire. C'est à ce niveau que la réflexion épistémologique est appelée à évaluer l'impact que de telles approches et de tels outils ont non seulement sur la façon dont ils participent à la constitution des connaissances, mais aussi sur les changements de perspective et de questionnements qu'ils introduisent dans le domaine des disciplines du texte. La réflexion de L. Bonoli vise à mettre en lumière le fait que, dans des domaines traditionnellement gouvernés par des approches interprétatives (souvent peu codifiées et fortement dépendantes des connaissances et des choix du chercheur), ces logiciels introduisent, de façon plus ou moins marquée selon le logiciel et l'emploi que l'on en fait, une logique quantitative, souvent difficile à articuler avec une logique interprétative.

Le propos d'**Isabelle Pierozak** est de mettre en débat certaines tendances en matière de corpus numériques, et ainsi de décaler les discussions du plan généralement méthodologique, où elles restent le plus souvent cantonnées, au plan épistémologique, entendu – et c'est là son intérêt, non le moindre – en relation avec les enjeux sociaux qui le sous-tendent. Le travail ici proposé à la réflexion porte sur le repérage

de ces tendances, diversement illustrées au sein des SDL, sur leur mise en cohérence, sur leur inscription sociale, et sur ce qu'elles disent des représentations scientifiques des chercheurs en SDL. L'enjeu à déplacer la réflexion au plan épistémologique, ainsi entendu, est *in fine* de ne pas perdre de vue le rôle social, éthique, politique du chercheur (et les responsabilités associées) dès lors qu'il ne se réduit pas à un « chercheur-technicien », agi par une idéologie non mise en débat et donnant actuellement aux corpus (numériques) un statut inconsiderément prégnant.

La contribution de **Valentin Feussi** vise à interroger les différentes approches de construction de sens à travers les descriptions linguistiques des écrits numériques. Il montre que ce travail du linguiste est le plus souvent conditionné par une peur, celle d'avoir à problématiser l'instabilité des pratiques linguistiques observables dans les échanges. Cette angoisse le conduit dès lors à postuler des règles stables et à des analyses systémiques des langues qui lui permettent de ne pas assumer ses doutes, en présentant les systèmes linguistiques décrits comme objectifs, assimilables aux modèles que laissent entrevoir les dispositifs techniques numériques qui conduisent à des sens programmables parce que transparents. Même quand le linguiste se propose de prendre en compte la variabilité des usages, il ne réussit pas à échapper à des modélisations fondées sur l'artificialité des signes linguistiques. V. Feussi soutient qu'une alternative aux systématisations des interprétations serait, pour le chercheur, d'assumer ses doutes, son angoisse. Ce dernier adopterait alors des perspectives herméneutiques qui mettent l'individu (avec son histoire et ses projets) au centre des interprétations du fait de son imprévisibilité et de sa créativité. En ce sens, la sensibilité du chercheur serait également considérée comme élément central pour comprendre les résultats qu'il produit. Ce point de vue, qui réduit considérablement l'importance accordée aux dispositifs techniques numériques (outils d'affichage et d'exagération) conduirait vers un chamboulement de l'image du français en France : il aurait désormais des configurations plurielles qui révéleraient dès lors certains aspects de l'histoire de la France, tout en postulant des postures diversitaires et altéritaires qui rapprocheraient plus pertinemment les descriptions du français (dans les usages numériques) de perspectives francophones.

Dans son texte, **Didier de Robillard** se voit confier la tâche de réfléchir au positionnement de l'équipe EA 4246 PREFics-DYNADIV face à la commande de recherche de la DGLFLF sur les corpus numériques. Parce que ce travail se fait trop rarement, il décide donc d'insérer sa réflexion dans un cadre large, qui est celui des rapports entre politique et recherche, lui-même informé par le déficit critique dans la sociolinguistique de nos jours en France. Ensuite, il examine la question de la neutralité relative des choix épistémologiques par rapport aux institutions, pour montrer

comment, sur certains points, les courants majoritaires en sciences humaines partagent des impensés avec les institutions, ce qui diminue la vivacité du débat critique. Enfin, il insère la politique linguistique de l'État français, mise en œuvre par la DGLFLF dans la réflexion de cet organisme sur les corpus, en montrant comment tout se tient : une politique linguistique diversitaire en trompe-l'œil est en conformité avec les fonctions généralement dévolues aux institutions, qui sont justifiées par les positions épistémologiques fréquemment exprimées dans les programmes soutenus par la DGLFLF. L'un des résultats cohérents de ces politiques à la fois linguistique, épistémologique et scientifique est une insistance sur les corpus, leur moderne avatar étant les corpus numériques.